

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

COUP D'ŒIL SUR LA SITUATION POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE LA SUISSE.

Lorsque depuis treize ans les hommes d'Etat ne semblent occupés que du soin d'éteindre, en grande hâte, toute étincelle qui parfois s'échappe du sol électrisé de l'Europe ou de l'Asie, tant de sagesse se voit au moment d'être déjouée par une complication qu'une meilleure connaissance des choses eût su mieux prévoir, et peut-être les éclats fratricides du canon helvétique vont-ils retentir aux portes de la France.

Déjà nous avons une fois signalé l'erreur de la plupart des hommes politiques qui ont cru pouvoir effacer du nombre des calamités éventuelles qui assilient l'humanité, les guerres de religion. Nous pourrions d'ailleurs soutenir que l'auréole est aussi une religion, dont l'apreté commerciale provoque plus de rivalités industrielles et de collisions de toute espèce que la religion du Christ, qui n'enseigne que le désintéressement, l'indulgence, une fraternelle charité. Nous n'hésitons pas à le croire et à le dire: les sociétés auricoles offriraient, le cas échéant, des peuples entiers en holocauste à Mammon, idole maudite par le divin fondateur du christianisme, mais encensée par la politique usuelle de notre époque. La loi suprême de cette religion est de s'assujétir les terres et les mers, sous le naïf prétexte de procurer à ses reviremens commerciaux de nouveaux débouchés.

Toutefois, ce n'est pas encore de cette espèce de guerre religieuse que notre voisinage se trouve menacé. Les collisions qui paraissent au moment d'y éclater ont des causes non moins graves, bien que différentes, et qui tiennent à la situation que nous-mêmes avons faite à la Suisse.

Les révolutions partielles survenues en Suisse, à l'imitation de celles de la France et de la Belgique, ont été très mal jugées par la diplomatie européenne, et particulièrement par la nôtre. Celle-ci n'y a vu que la chute d'une aristocratie imaginaire, et l'avènement au pouvoir d'une prétendue classe moyenne qui, ne possédant aucune connaissance, aucune tradition des affaires, n'en comprenait pas les conséquences plus ou moins prochaines; et se livrait aveuglément au système de despotiques violences qui lui était présenté par quelques hommes turbulens comme unique moyen de salut. Le service public, qui se faisait auparavant par des hommes considérables, intègres et aisés, fut dévolu à une tourbe ignorante et sans considération qu'il fallut largement solder, et qui, en retour, cherchait à battre monnaie par les procès, les amendes et les confiscations.

Nulle part ce manège ne se pratiqua avec autant d'imprudentes violences qu'en Argovie. Le trésor cantonal ne pouvant plus suffire à toutes les déprédations révolutionnaires, et à la cupidité d'innombrables employés, sans talent comme sans probité, il ne restait au gouvernement révolutionnaire, après avoir dilapidé les économies du précédent gouvernement, que la ressource, très dangereuse en Suisse, de l'établissement d'impôts personnels, ou la confiscation des biens de l'Eglise. La première paraissait impraticable, la seconde fut réalisée.

Or l'Argovie est peut-être le seul canton véritablement mixte, où, pour nous servir du mot officiel qui, en Suisse, exprime cette situation, il est à peu près le seul canton *pariétal*. Sa population est, à peu de choses près, également répartie entre les deux confessions. Sur 140, à 150,000 habitans, un peu plus de la moitié est protestante. Des intrigues aujourd'hui parfaitement dévouées et connues, de perfides excitations dirigées par les chefs des conseils révolutionnés, ayant porté quelques communes catholiques à faire à l'oppression qui pesait sur elle, un simulacre de résistance armée, les premiers appolèrent à leur secours le radicalisme bernois, lequel, au mépris de toutes les formalités requises en pareil cas, envoya des bataillons et de l'artillerie pour réprimer ce mouvement, ce qui ne s'accomplit pas sans effusion du sang de quelques catholiques.

Il était entré dans la combinaison de cette noire et cruelle intrigue d'imputer au clergé catholique, et spécialement aux monastères, la première inspiration de cette espèce de prise d'armes. Il fallait, à tout prix, détruire ces asiles de la science et de la piété catholique; mais ce qui était encore plus essentiel, c'était de se saisir de leurs dépouilles. Un décret du conseil souverain, rendu d'urgence, y pourvut en déclarant les couvens, et surtout la riche abbaye de Muri, de l'ordre de Cîteaux, supprimés et leurs propriétés, meubles et immeubles, confisqués au profit du trésor.

Un cri universel s'éleva en Suisse contre ces sanglans excès, ainsi que contre la suppression des monastères dont l'existence et l'inviolable maintien

sont garantis par l'art 12 du pacte fédéral, et par conséquent aussi, non-seulement par la confédération dont il est la pierre angulaire, mais par l'Europe entière qui a placé le pacte sous sa garantie générale; et qui ne reconnaît la confédération helvétique que sous la forme de ce pacte, et à la condition de son maintien. Si, à cette époque, la diplomatie européenne eût pris en main la défense du pacte et des droits lésés par sa violation, les fanfaronades du libéralisme eussent replié leur drapeau spoliateur avec honte et effroi. Mais d'où serait venue l'entente générale, qu'une démarche si naturelle eût exigée? L'Autriche seule fit quelques molles remontrances; la France, étreinte par ses formes parlementaires, par l'instabilité de ses ministres, par ses sympathies pour une faction qu'elle-même avait mise en honneur et par sa politique insouciant pour tout intérêt religieux, restait spectatrice indulgente si non benévole des dissidences dont elle ne comprenait pas la portée; l'Angleterre, la Prusse, la Russie ne voyaient guère en tout cela que des coups portés au catholicisme et qui, par conséquent ne pouvaient leur déplaire, de sorte qu'elles a s'achèrent sur ces troubles une superbe indifférence dont nous voyons aujourd'hui éclore les fruits.

Univers.

COURS DE M. L'ABBÉ CŒUR.—Lorsque M. l'abbé Cœur ouvrit, au milieu d'une assemblée magnifique, son cours d'éloquence sacrée, les vieux oracles de la Sorbonne; un peu étonnés de ce concours inattendu, disaient en hochant la tête qu'ils connaissaient le public et que l'enthousiasme ne durerait pas. Cependant l'auditoire de l'éloquent professeur, loin d'être endommagé par le temps, s'est agrandi au delà de toute espérance. C'est qu'au milieu des frivolités qui tiraillent les esprits dans tous les sens, il reste une pensée grave à laquelle il est impossible d'échapper, qui réunit les jeunes hommes autour du professeur chrétien, comme elle les entraîne aux pieds de l'apôtre, la pensée de l'avenir et de la destinée humaine. La philosophie aussi se flattait de répondre à cette mystérieuse question; mais les philosophes ont ruiné tout ce qui restait de crédit à la philosophie; la raison est aujourd'hui en pleine déconfiture, de sorte que les plus sages se réfugient en foule dans le bon sens chrétien. Néanmoins combien de préjugés, combien de défiances restent encore contre la parole évangélique! C'est à vaincre ces préjugés, à dissiper ces défiances, fruits nécessaires d'une éducation toute païenne, que M. Cœur a consacré ses premières leçons. Après avoir en quelque sorte exhibé les lettres de créance de la parole évangélique, il a décrit son domaine et fixé les limites qui séparent la foi de la raison, limite au delà de laquelle il n'y a qu'empiètement indiscret ou usurpation sacrilège. Il a dit pourquoi la parole évangélique était une institutrice et non pas une simple conseillère, comme la raison; pourquoi la parole évangélique affirmait toujours, et pourquoi la sagesse de la philosophie consistait dans un doute général sur les vérités surnaturelles; aux prétentions gigantesques d'une raison qui voudrait s'égaliser à la révélation pour s'en débarrasser ensuite, il n'a opposé qu'un mot, le *mal*. Il a montré aux philosophes cet horrible phénomène qui pèse incessamment sur l'humanité: il le leur a montré sous toutes ses faces hideuses; puis il leur a demandé raison de sa présence, de son règne presque illimité dans le monde, et les plus sages d'entre eux n'ont pas trouvé de meilleure réponse qu'une révélation dérisoire.

Alors le professeur s'est tourné vers l'antique monument de la révélation primitive; il a demandé à Job le secret de ses souffrances et de sa résignation, et il a trouvé dans les colloques de ce misérable lépreux plus de lumières que dans les forfanteries de la sagesse païenne.

M. l'abbé Cœur s'est ensuite attaché à combattre le préjugé trop commun qui fait attribuer à la parole évangélique ce caractère *local et temporaire* qui est le propre des fausses religions. La parole évangélique ne date pas de dix-huit siècles, elle est aussi vieille que le monde. Nous la voyons passer des patriarches aux prophètes, comme un cantique plein de mystérieuses espérances. Le Christ est toujours présent à la pensée du peuple choisi; il fit son histoire dans Daniel, avec David il chante ses triomphes, avec Isaïe il assiste à son supplice. Mais ce n'est pas assez pour la parole évangélique d'être contemporaine des patriarches, elle s'est étendue dès l'origine partout où l'homme a dressé sa tente. D'un bout du monde à l'autre, dans les mythologies même les plus dégradées, nous retrouvons l'image souvent défigurée, mais toujours ineffaçable de la scène auguste du Golgotha. L'humanité a été trompée par ses législateurs, par ses poètes, par ses philosophes, et en dehors du peuple hébreux, il est peu d'hommes qui soient restés comme Job, agréables à Dieu. Cependant il est à croire que les noms de ces saints de

la gentilité, pour n'avoir pas été transmis à la postérité par des historiens infidèles, n'en forment pas moins une noble couronne qui honore l'humanité.

Tel est l'enseignement de M. l'abbé Cœur, dépouillé de tous les charmes de sa diction, de tous les mouvements de son éloquence entraînant, et des images dont il sait colorer les plus arides discussions. Mais toutes ces choses sont la propriété de l'orateur : à nous les impressions fugitives, le regret de ne pouvoir partager avec des amis absents les jouissances du cours d'éloquence sacrée.



BULLETIN.

Suite des nouvelles d'Europe.—Asile de la Providence.—La St. Jean-Baptiste.—Colombie.—Vol sacrilège.—Occupation des Iles Sandwich.

Nous continuons encore aujourd'hui le résumé de quelques nouvelles d'Europe que n'a pu contenir notre dernier bulletin.—Une souscription est ouverte en France en faveur d'une mission catholique en Angleterre. Il est admirable de voir cet esprit de foi et de charité qui fait une seule et même famille de deux peuples rivaux sous tous les autres rapports. Le catholicisme seul peut offrir de ces exemples de zèle et de dévouement, qui ne connaissent point de limites entre les peuples, qui n'ont qu'un intérêt celui de la gloire de Dieu et du salut des âmes, qu'une origine, l'Eglise qui enfante les chrétiens à la foi et aux promesses de J.-C., qu'une langue, celle de la charité qui est parlée et entendue d'une extrémité à l'autre du monde. Les aumônes en faveur de la mission catholique d'Angleterre sont abondantes et il est facile de prévoir les fruits nombreux de salut qu'elles vont produire dans cette terre si admirablement préparée.

Il paraît qu'à Londres on se plaint aussi des prédicants ambulans qui viennent planter leur chaire au milieu des promenades et des places publiques, au grand déplaisir des citoyens. L'abus devenait si fréquent que la police fut obligée d'intervenir à diverses reprises durant les derniers mois. Ce sont surtout les méthodistes qui sont ainsi inspirés et poussés à la prédication en plein vent. Un de ces apôtres dans le cours du mois dernier fut pris au collet par un commissaire de police et conduit au poste, pour avoir voulu prêcher malgré ses auditeurs et les avertissemens réitérés des commissaires. Et tout en s'en allant il protestait que l'esprit lui ordonnait de prêcher, et il recommandait de plus belle, ce qui divertit beaucoup la foule.

Le traité de commerce entre l'Angleterre et le Portugal, que les dernières nouvelles avaient annoncé comme définitivement conclu, non seulement n'existe pas ; mais le ministre des affaires étrangères a déclaré que les négociations étaient rompues, et qu'il n'en était plus question.

Les journaux se sont préoccupés vivement de l'occupation du Scinde. On sait que ce pays est un démembrement assez récent du royaume de Caboul : il est d'une grande importance pour l'Angleterre en ce qu'il la rend maîtresse du cours de l'Indus. Sa population est de 200,000 âmes. On a trouvé caché dans la capitale un trésor national, dont on connaissait l'existence, consistant en pierres précieuses et en lingots d'or et d'argent. Tandis qu'à Londres on délibérait sur la question de savoir ce qui adviendrait du pays, le général commandant l'expédition s'était emparé de l'un et de l'autre au nom de son gouvernement. Le trésor est estimé à 95 millions de louis.

Il n'est bruit en Europe que de désastres causés par les chemins de fer, les incendies, etc. La locomotive du chemin de fer de Bruxelles à Liège éprouva un accident dans lequel plusieurs personnes perdirent la vie. Le lendemain celle de Bruxelles à Anvers eut son tour ; heureusement on n'eut aucune vie à regretter. Aux fortifications du Mont Valérien près de Paris, un terrassement s'éboula sur les malheureux ouvriers qui se trouvèrent ensevelis sous une masse énorme de terres friables ; malgré la promptitude des secours, douze hommes furent retirés morts, et plusieurs autres horriblement blessés. Le 8 mai, près d'Ancône, une montagne entière se détacha de sa base et se renversa sur une grande étendue de terrain en travers de la route et d'une rivière qu'elle obstrua entièrement. Le récit de ces catastrophes de tout genre si rapprochées depuis quelque tems et si universelles est bien fait pour jeter la consternation dans les âmes.

Le bruit court qu'il se prépare une grande et nouvelle expédition en Russie pour pousser avec vigueur la guerre du Caucase, et porter un coup décisif à ces indomptables montagnards. La Russie se souvient avec une amertume que rien ne saurait adoucir des sanglans échecs qu'ils lui ont fait éprouver depuis le commencement de la guerre, et elle ne peut se résoudre à les

pardonner, à les laisser sans vengeance, dût-elle lui coûter le sang de ses meilleurs soldats. On peut prévoir dès à présent quelle sera la barbarie de cette guerre d'extermination, et les cruelles représailles qui vont s'exercer de part et d'autre.

Une sanglante exécution eut lieu à Manille dans le mois de février dernier. Quatrevingts soldats espagnols de la garnison avaient été convaincus de complot dans un projet de révolte. Ils furent tous condamnés à être fusillés. Le cinq, quarante et un subirent leur sort. On les fit défiler avec les fers aux mains, devant la garnison assemblée ; puis après leur avoir ôté les menottes on leur lia les bras derrière le dos, et on les fit mettre à genoux sur un seul rang, devant le régiment dont ils faisaient partie, le dos tourné à leurs exécuteurs. A un signal donné, lorsque l'aumônier eut déclaré que son ministère était terminé, on commanda une décharge générale du régiment ; tous tombèrent, mais tous n'étaient pas morts ; on entendait des cris de douleur et des rales d'une affreuse agonie. On fit alors le commandement de charger et de tirer à volonté, jusqu'à ce que tout fut fini. C'était un spectacle hideux. Le onze ceux qui restaient subirent la même peine. L'officier qui était à la tête du complot eut d'abord le poing coupé et ensuite il fut étranglé.

Depuis quelque tems une foule de demandes sont faites à l'Asile de la Providence pour l'admission de pauvres infirmes ou de pauvres femmes âgées de toutes les parties du diocèse. Plusieurs de ces infortunées sont venues elles-mêmes avec beaucoup de peine et de fatigue solliciter une place dans cette maison, envoyées, disaient-elles, avec l'assurance qu'on leur donnerait un refuge. Nous croyons donc urgent de prévenir que cet Asile est destiné spécialement aux pauvres de la ville, ce qui est grandement raisonnable et juste, puisque ce sont les aumônes de la ville qui l'ont élevé. Encore est-il loin de pouvoir suffire aux besoins et aux demandes de cette localité ; car il n'y a que trente lits de fondés. Et nous serions étonnés que ces trente pauvres seulement pussent être soutenus, si nous ne connaissions le miracle perpétuel qu'opère la charité en faveur de cet utile établissement. Si par la suite les dons faits à l'Asile de la Providence deviennent plus considérables, si ses ressources régulières deviennent plus abondantes, ou si les demandes des pauvres de la ville sont diminuées, on pourra secourir d'autres pauvres et d'autres infirmes ; car c'est le but de l'établissement de venir au secours des pauvres, et il n'y a ici d'autres spéculation et d'autre souci que d'en secourir le plus grand nombre possible. Mais il est aisé de comprendre que dans les circonstances actuelles, un établissement qui commence ne puisse suffire à tous les besoins. Ainsi nous nous permettons de prier MM. les curés d'informer les pauvres de leurs paroisses qui se disposeraient à faire de nouvelles demandes à l'Asile de la Providence, de les en détourner, afin de leur épargner des démarches et un voyage malheureusement inutiles.

La St. Jean Baptiste doit être célébrée avec une grande pompe à Québec ; d'après les résolutions de l'assemblée, elle aura une magnificence inaccoutumée. Honneur à cette ville dans laquelle les sentimens nationaux ont tant de puissance et de vie ! Sans faire injure à Montréal nous croyons pouvoir lui souhaiter la même union, le même zèle et la même activité généreuse pour l'organisation de cette fête religieuse et patriotique. Nous donnons plus bas l'extrait de l'*Aurore* de Samedi qui rapporte les procédés de l'assemblée de Montréal. Nous espérons que chaque citoyen s'empressera de concourir à rendre imposante et solennelle la célébration de cette fête nationale.

On vient de recevoir à l'évêché des nouvelles de la Colombie. On écrit de Vancouver, principal établissement de la compagnie, que MM. Langlois et Bolduc sont arrivés à St. Paul du Wallamette le 17 sept. dernier, en bonne santé et pleins de zèle et de courage. M. Langlois devait rester à la mission du Wallamette pour la desserte des 70 familles qui la composent et M. Bolduc à la mission du Cawlitz où se trouvent dix ou douze familles. M. Blanchet, supérieur de la mission, devait visiter alternativement les divers postes. M. Demers devait passer l'hiver au milieu des sauvages de la Calédonie. Au 24 de septembre il avait déjà baptisé 250 personnes. Sa position l'oblige à souffrir beaucoup de privations pour la nourriture et le bien être en général. Sa résidence est au fort Alexandre où les sauvages proposent de bâtir une maison de prières.

Le *Woodstock Telegraph*, annonce que dans la chapelle catholique de cette

ville des voleurs ont pillé le tronc, enlevé les vases sacrés renfermant les saintes espèces, et quelques autres objets d'une moindre valeur. Ce vol audacieux a soulevé l'étonnement et l'indignation dans les cœurs de tous les citoyens sans distinction de croyance; car la plus parfaite harmonie régnait entre les catholiques et les sectes de diverses dénominations. Les magistrats ont offert une récompense de £25 à celui qui mettrait l'autorité sur les traces des voleurs.

Le *Courrier des Etats-Unis* fait une appréciation motivée des circonstances qui ont amené et accompagné l'occupation des Iles Sandwich par l'Angleterre. Nous nous abstenons d'émettre notre opinion sur la valeur de ce document, nous désiant en ceci de notre jugement et pensant aussi que celui du *Courrier* peut être exagéré. D'après le récit du *Courrier* cette prise de possession aurait été motivée par des intérêts très peu avouables et consommée avec l'injustice la plus criante et la plus honteuse. Il en prend occasion d'en appeler à la France pour donner réparation à la violation de ce droit des gens, et aux Etats-Unis qui ont proclamé naguère l'indépendance de ces îles, et qui par là se sont engagés à ne laisser personne s'en rendre maîtres. Si les faits rapportés par le *Courrier* sont vrais, nous pensons qu'ils souleveront une réprobation universelle dans la presse française et américaine; mais nous ne pensons pas que l'Angleterre s'en inquiète le moins du monde: elle n'a pas coutume de lâcher sa proie devant des protestations. Elle aura raison si, comme il faut l'espérer, la conduite de son représentant est calomniée.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

Québec 9 juin.—La seconde communion des enfans de la paroisse Notre-Dame de Québec a eu lieu hier matin à la cathédrale, et Mgr. l'évêque de Sydney a en même temps administré le sacrement de confirmation à 388 personnes.

Mgr. l'évêque de Montréal est arrivé à Québec mardi, accompagné de M. Joseph Marcoux, missionnaire du Saut Saint-Louis, et de M. Paré, chanoine, assistant-secrétaire de Sa Grandeur.

—La fabrique de Saint-Roch vient de faire l'achat d'un assortiment complet de vases d'église, consistant en un ostensor, un ciboire, un calice, des burettes et 8 encensoirs. Tous ces objets, qui ont coûté 130 et quelques louis, sont d'argent, à l'exception de l'ostensor qui n'a d'argent que les rayons, qui sont dorés par le procédé galvanique. On peut dire que ce sont de magnifiques objets, pour la qualité et le travail.

Journal de Québec.

—La société scoto-celtique (*Highland Society*) du Canada va élever un monument en marbre à la mémoire de feu Mgr. Macdonell, premier évêque de Kingston, dans l'église paroissiale de Saint-Raphaël. La cérémonie aura lieu le 18 de ce mois, jour de la fête anniversaire de la société.

Nous regrettons de voir le *Catholic*, cette sentinelle avancée du catholicisme en Canada, qui lutte seul et si avantageusement contre de si nombreux adversaires dans sa langue, nous regrettons de le voir annoncer qu'il va cesser de paraître à la fin de l'année courante. Le manque d'assistance et le soin d'une congrégation qui s'accroît avec rapidité (celle d'Hamilton), joints au grand âge du vénérable et savant rédacteur, M. le grand-vicaire Macdonald, qui exerce depuis 47 ans le saint ministère, joints aussi au peu d'exactitude de ses abonnés du Haut Canada à payer leurs souscriptions, et au peu d'appui qu'il reçoit du Bas-Canada, le forcent à suspendre ses travaux littéraires.

Idem.

ROME.

—La mort du Père Eugène, de Rumilly, ministre-général des Capucins, arrivée le 28 mars, a élevé cet Ordre au plus haut degré dans l'opinion publique, et déjà on ne parle dans Rome du général défunt des Capucins qu'en disant: C'est un saint qui est mort. Il est impossible, en effet, d'exprimer les sentimens d'humilité, de résignation, de piété, d'amour divin, avec lesquels cet excellent religieux s'avancait vers sa fin. Il suffira de dire que, n'ayant jamais perdu connaissance, il ne s'en servit que pour accompagner en esprit les prières pour les mourans, et d'autres encore qu'il voulut qu'on lui répâtât à plusieurs reprises, à l'effet d'obtenir une bonne mort. Son cœur, embrasé de l'amour de son Dieu s'épanchait par des baisers et des embrassemens chaleureux et ardens sur son crucifix, qu'il ne quitta pas un instant; ses paroles n'étaient que des remerciemens pour les bienfaits qu'il avait reçus, et de ferventes prières pour demander la grâce d'un heureux passage en l'autre monde. Sa mort a été tranquille comme celle d'une personne qui est surprise par un doux sommeil. Son visage est devenu beau et rayonnant; son corps, durant les trois jours qu'il est resté sur terre, n'a donné aucun signe de corruption, ce qui, rapproché des signes précédens, a frappé d'étonnement. Le peuple accourut en foule dans l'église, et chacun voulait à l'envi lui baiser la main, et obtenir quelque objet qui lui eût appartenu. Le souverain Pontife a bien voulu permettre qu'il ne fût pas enseveli dans le cimetière commun des religieux, mais bien dans l'église, du côté de l'Évangile, dans la chapelle de la Trinité de la très-sainte Vierge.

—Un vif intérêt s'attache toujours à la chapelle où M. Alphonse Ratis-

bonne a eu cette vision miraculeuse, à la suite de laquelle, d'Israélite qu'il était, il est devenu catholique. C'est un pieux pèlerinage de plus à faire dans la ville sainte. On va prier à l'église de Saint-André *delle Pratte* et admirer un beau tableau que M. Ratisbonne a donné: il représente l'Immaculée Conception, et la main bienfaisante qui lui a montré le chemin de la vérité. Depuis peu, on a placé à droite et à gauche de l'autel deux plaques de marbre, sur lesquelles on lit en italien et en français l'inscription suivante:

“Le 20 janvier 1842, Alphonse Ratisbonne, né à Sirasbourg, vint ici juif obstiné; la sainte Vierge lui apparut telle que tu la vois; tombé juif, il se releva chrétien. Etranger, emporte chez toi le précieux souvenir de la miséricorde de Dieu et de la puissance de la Vierge!”

FRANCE.

—Le 30 avril, le Roi des Français, en présence de M. le maréchal président du conseil, et de M. le maréchal Gérard, grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, a remis de ses mains les insignes de grand-croix de la Légion-d'Honneur, à S. E. le cardinal de La Tour-d'Auvergne, évêque d'Aras.

—Mademoiselle Andreson, Danoise, âgée de 30 ans, assistait, le 22 mai dernier, dans l'église de Damery, à l'abjuration que mademoiselle Charlotte Brown, de Calcutta, y faisait publiquement des erreurs de Calvin. Le 20 avril 1843, elle y a abjuré, à son tour, les erreurs de Luther. Après avoir reçu le baptême sous condition, elle s'est approchée avec une ferveur angélique de la sainte table, où un grand nombre de fidèles l'ont accompagnée.

—Une retraite a été prêchée à la pieuse réunion des ouvriers que les Frères des Ecoles chrétiennes ont si heureusement organisée dans la Chapelle-Basse de Saint-Sulpice. M. l'abbé Moigno, prêtre-directeur de cette œuvre excellente, M. l'abbé de Ravignan, M. l'évêque de Nancy, etc., ont tour à tour évangélisé l'auditoire. La retraite a été suivie dimanche, le 23 avril, dans l'église, d'une communion générale, qui a offert un spectacle admirable. La messe a été célébrée par le digne curé de Saint-Sulpice, président de la réunion, et servie par M. l'abbé Moigno. La grande nef était remplie d'ouvriers, de chefs d'atelier, de maîtres de maisons de commerce, qui, après s'être réconciliés au tribunal de la pénitence où d'infatigables ministres de J.-C. les avaient accueillis pendant huit jours, venaient recevoir le pain des forts. Quel magnifique triomphe sur le respect humain! Que de conversions où le doigt du Dieu de miséricorde est manifesté! Que d'hommes, éloignés depuis quarante ans et plus de la table sainte, se montraient pieux et fervens! Combien d'autres, témoins du bonheur de leurs frères, attestaient pas leurs larmes qu'à leur tour ils étaient ébranlés et prêts à suivre ces beaux exemples de retour à Dieu! Nous renonçons à peindre ce tableau, qui a réjoui les anges du ciel. Le soir, M. l'évêque de Nancy a donné le salut dans la Chapelle-Basse. M. le curé de Saint-Sulpice a laissé déborder la joie qui remplissait son cœur dans une affectueuse allocution. Et qu'on veuille bien remarquer que ce qui s'est passé à Saint-Sulpice se passait aussi à Sainte-Marguerite, où s'est établi la première conférence de St.-François-Xavier (ainsi s'appellent ces réunions.) D'autres conférences existent au Gros-Caillou, à la Madeleine, à Saint-Nicolas-des-Champs, à Saint-Philippe-du-Roule, à Saint-Roch.

IRLANDE.

—Il existait, il y a douze ans, à Killaghtee, dans le comté de Donegal, une petite chapelle qui pouvait contenir 200 personnes, et qui, le dimanche, avait beaucoup de peine à se remplir. Aujourd'hui, sur la même place, s'élève une église qui peut recevoir 2,000 personnes, et elle paraît trop petite, tant la foule y est pressée les jours où se célèbre le service divin. C'est là un des nombreux indices du progrès que, dans ces dernières années, la foi catholique a fait en Irlande.

—Un propriétaire d'Annamadale vient de donner aux catholiques de cette paroisse un superbe terrain, dont ils avaient besoin pour bâtir une église.

ALLEMAGNE.

—Mgr. Laurent, évêque de Chersonèse, et vicaire apostolique du Luxembourg, vient d'adresser à son clergé et à ses fidèles un mandement très remarquable sur l'œuvre de la propagation de la foi. Il y plaide cette sainte cause avec autant de talent que d'énergie. En montrant à ses diocésains les efforts de la propagande protestante pour multiplier les erreurs de l'hérésie, le jeune pontife s'écrie:

“ Quoique les diverses associations hérétiques consacrent des sommes immenses à étendre les germes de l'erreur, malgré l'appui formidable qu'elles trouvent chez les princes et les gouvernans (car, de tout tems, l'erreur a su flatter le pouvoir séculier), malgré tant de missions établies à grands frais, cette œuvre de ténébres est frappée de stérilité!... Elle peut montrer combien de missionnaires elle paye, combien de bibles protestantes elle fait distribuer, combien de millions elle fait répandre; mais elle n'ose dire combien d'ames elle a gagnées à l'erreur! Et cela se comprend facilement: il n'y a que l'épouse de Jésus-Christ, pure de toute tache et de toute ride, qui puisse engendrer de nouveaux enfans, de nouveaux serviteurs à l'Éternel. Il n'y a que les sarmens attachés à la racine de la vigne qui puissent porter des fruits, tout ce qui est séparé et coupé doit nécessairement se flétrir et sécher.”

Ces belles paroles, nous en avons l'espérance, trouveront de l'écho dans les cœurs luxembourgeois.

TONG-KING.

Persécution de Tong-King.—Les craintes que l'on avait pour le sort de la religion dans le Tong-King occidental sont vérifiées par les événemens. La persécution se rallume avec fureur dans cette contrée. Voici ce qu'en

écrit, sous la date du 30 juillet 1842, le vicaire apostolique, Mgr. Retord, évêque d'Acanthe, dont la lettre a été insérée dans le dernier numéro des *Annales de la Propagation de la Fo.*

« Depuis ma dernière lettre, le fait le plus important de notre chrétienté est le martyr de Pierre Khanh, prêtre tonquinois, qui a été mis à mort le 12 juillet 1842. Cet acte du nouveau roi fait enfin connaître ses dispositions à notre égard. Un autre confesseur, le clerc Paul, est maintenant à la chaîne et dans les cachots de la capitale du Tong-King. Sa sentence n'est pas encore rendue; mais, une fois prononcée, elle ne manquera pas d'être confirmée par le prince; car le généreux athlète a confessé sa foi avec tant de clarté et de courage, qu'il est comme impossible qu'on le laisse vivre.

« Il paraît que la persécution va recommencer avec plus de force que jamais. Déjà on dit que sa majesté cochinchinoise a envoyé dans tout son royaume un décret pour faire rechercher les Européens.

« Je n'aperçois sur l'horizon de l'avenir que des orages au moins aussi forts que les précédents, et je crois surtout qu'à la fin de cette année la terre annamite va être rougie par une grande effusion de sang chrétien. Priez Dieu pour nous! Le tyran Thieu-Tri passera comme son père, et la religion subsistera après sa mort.

« Pour mon compte, je tâche de créer à notre Eglise de nouveaux apôtres et de plus nombreux appuis pour le jour peu éloigné de l'épreuve; depuis mon retour au Tong-King, j'ai déjà consacré deux évêques et ordonné onze prêtres; mon coadjuteur a aussi promu deux indigènes au sacerdoce.

« Nous n'avons maintenant qu'un seul prêtre de moins qu'avant la persécution; à mesure qu'on abat des têtes, d'autres s'élèvent pour écouler le fer des bourreaux.»

AMÉRIQUE.

— Nous voyons par le *Catholic Herald* du 1er juin que l'évêque de la Nouvelle-Orléans devait célébrer la messe et l'évêque de Vincennes officier aux vêpres dans la cathédrale de Philadelphie dimanche dernier, jour de la Pentecôte, et l'évêque de Nashville devait célébrer la messe et le coadjuteur de Saint-Louis prêcher le même jour dans l'église de Sainte-Marie. Le jour de l'Ascension, l'administrateur du Détroit célébra la messe et l'évêque de New-York prêcha dans la cathédrale. Outre l'évêque du diocèse, les évêques de la Nouvelle-Orléans et de Vincennes, et le coadjuteur de Saint-Louis, étaient aussi dans le sanctuaire. Le lendemain vendredi, fête de Saint-Philippe de Néri, le coadjuteur de Saint-Louis administra la confirmation à 183 personnes dans l'église de Saint-Philippe. Le dimanche suivant, l'évêque de Nashville prêcha pendant la messe, à l'église de Saint-Joseph, un sermon de charité en faveur des deux asyles des orphelins, et le coadjuteur de Saint-Louis prêcha le soir dans la même église. Le vicaire apostolique du Texas était dans le sanctuaire avec l'évêque du diocèse.

Le mardi de la semaine dernière, l'évêque de Cincinnati a passé par Philadelphie, se rendant à Boston où il a dû s'embarquer pour l'Europe sur le paquebot du 1er juin, il était accompagné du révérend F. Hammer, *Canad.*

Mouvement religieux dans la Louisiane.—Les détails qui nous parviennent de plusieurs points du diocèse nous montrent dans les différentes paroisses l'action de ce mouvement religieux que nous avons déjà fait remarquer plusieurs fois, et qui est si sensible à la Nouvelle-Orléans. Dans la paroisse de Thibeauville le nombre des catholiques pratiquants a augmenté d'une manière bien consolante et bien faite pour encourager les dignes ecclésiastiques qui desservent cette paroisse. Il y a deux ans le nombre des communions pascales à Thibeauville et dans les missions qui en dépendent, ne s'était élevé qu'à quatre cents. L'année dernière il y en a eu plus de sept cents. Cette année déjà plus de huit cents personnes dans la seule paroisse de Thibeauville ont rempli le devoir de la communion pascale. Dans les missions le nombre des communicants s'est élevé à environ sept cents; ce qui porte le nombre des communions pascales à plus de quinze cents, sur lesquelles plus d'un tiers d'hommes. Et comme le temps accordé pour les Pâques n'est pas encore expiré, et que plusieurs quartiers n'ont pas pu être encore suffisamment visités, il est hors de doute que le nombre total des communions pascales ne sera guères moins de dix huit cents.

Ces heureux résultats sont dus aux efforts de M. de St-Aubin, curé de cette paroisse, et de son zèle et infatigable vicaire, M. Ménard, qui a su se concilier au plus haut degré l'estime et la confiance générales.

La vaste étendue de pays parcourue par ces Messieurs renferme, entre la paroisse de Thibeauville, quatorze ou quinze stations, éloignées les unes des autres, et séparées par des bayons et des cyprès.

Les protestants n'épargnent rien pour entraver les progrès du catholicisme, mais leurs efforts en attirant l'attention sur les prêtres catholiques, ne font que tourner au bien de la religion.

Propagateur Catholique.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

Société de la St. Jean Baptiste.—Enfin, le 9, grâce aux soins et peines que se sont données quelques-uns de nos concitoyens, entre lesquels nous devons distinguer M. L. Duvernay, le fondateur de l'ancienne association, on a pu dans une assemblée d'un bon nombre de citoyens réunis au Marché Ste. Anne, organiser la Société de St. Jean-Baptiste dont on a nommé le vénérable D. B. Viger le président après une courte, chaleureuse et patriotique allocution de ce père du peuple canadien. Ceux qui désireront se

faire inscrire parmi les associés de cette association si patriotique devront sans tarder donner leurs noms aux différents Secrétaires de leurs sections respectives. A la veille de mettre sous presse, nous n'avons que le tems de féliciter nos concitoyens de Montréal sur le bon esprit qui les a portés à ressusciter une société qui est destinée à faire tant de bien parmi nous. Son but est tout de bienfaisance nationale, mais il réalise à la fois les plus chères pensées de notre cœur, celles que nous avons tant de fois exprimées dans *l'Aurore* au milieu des vœux que nous faisons de voir rétablir cette Société de St. Jean-Baptiste dont l'enseigne va s'élever une fois de plus au-dessus de l'autel et du foyer Canadien.

Le Charlevoix.—Ce joli bateau à vapeur qui tient à lui seul la véritable opposition puisqu'il va à 5s. de ralisés et qui peut lui aussi soutenir la concurrence pour la rapidité avec plusieurs des meilleurs vaisseaux de la grande ligne, doit, nous espérons, recevoir sa bonne part du patronage public. Nous avons pris la peine d'aller voir les accommodemens qu'il offre, et pouvons dire que les altérations qu'il a subies le rendent une des améliorations remarquables dans la navigation régulière sur le St. Laurent. Ses cabines sont proprement entretenues et fort éclairées, et de nos amis passagers à bord nous ont parlé le plus favorablement du monde, de la table et de la règle; ils n'ont eu qu'à se féliciter de la chair qu'on y fait et des manières du commandant et de tous ceux qui en ont la direction. Les estomacs catholiques y sont à leur aise les jours maigres et les messieurs du Clergé sont sûrs de n'y être pas insultés. D'ailleurs le propriétaire M. John Ryan, est un ami des Canadiens et un libéral, nous espérons que tous ces titres vaudront ce que de droit auprès de nos compatriotes.

Canal de Beauharnais.—Nous regrettons d'avoir à annoncer que, malgré toute la vigilance des autorités, des scènes semblables à celles qui se sont passées à Lachine, l'hiver dernier, se préparent au canal de Beauharnais, où se trouvent maintenant environ 2500 hommes réunis. Une révolte générale vient d'avoir lieu et les hommes refusent obstinément de travailler, ils demandent une augmentation de salaires. Cependant ils se sont volontairement engagés, à un prix fixe, qui, nous assure-t-on, leur a été régulièrement payé. Il faut ajouter aussi qu'environ les deux tiers désiraient continuer leur ouvrage, mais ils furent forcés de l'abandonner par suite des menaces proférées contre eux par les mutins, qui sont armés, et qui paraissent déterminés à tirer sur le premier qui aurait mis la main à l'œuvre.

La direction des travaux, pour éviter quelques scènes sanglantes, vient de suspendre l'ouvrage pour un mois. Il n'y a à Beauharnais que 50 hommes de troupes et les travailleurs sont, comme nous venons de le dire, au nombre de 2500; ainsi il est facile de présumer que ces individus dénués de moyens de subsistance se livreront au brigandage chez ces paisibles habitants, comme cela s'est pratiqué déjà.

P.—S.—Depuis que ce qui précède est écrit, nous nous sommes procurés quelques nouveaux renseignements sur les causes de la mutinerie au canal de Beauharnais. Ces travaux publics sont ordinairement, et malheureusement, donnés à des entrepreneurs qui spéculent, et sur l'argent du gouvernement, et sur les sueurs du peuple. Ce système de *jobbers* est vicieux. Il paraît que les travailleurs du canal de Beauharnais sont surchargés d'ouvrage et qu'ils ne sont pas suffisamment payés. Malheureusement pour eux, ils avaient accédé aux conditions des contracteurs, ils se trouvent liés. Mais on dit qu'ils ne pouvaient plus y tenir. On les forçait de travailler depuis 4 heures du matin jusqu'à 7 et 8 heures du soir, ne leur accordant qu'une demi-heure pour leurs repas. On assure que les chevaux mêmes succombaient à cette tâche, qui par conséquent doit être au-dessus des forces humaines. On ajoute qu'il est question de l'adoption d'autres mesures pour faire continuer prochainement ces travaux.

Minerve du 5 Juin.

Depuis que ces lignes sont écrites les troubles sont allés en augmentant. D'après le *Morning Courier* plusieurs magasins avaient déjà été pillés. Un renfort de troupes est parti samedi dernier pour maintenir l'ordre parmi les travailleurs. Cette multitude d'hommes réunis dans ce lieu, ayant un caractère si difficile à vaincre et à réduire, donnent de sérieuses inquiétudes à l'administration. Mais si l'injustice les pousse à la sédition nous ne voyons pas pourquoi on ne prendrait pas des mesures contre leurs chefs plutôt que contre eux.

Destitution.—P. B. Dumoulin, *Conseiller* de la Reine et commissaire des banqueroutes aux Trois-Rivières, a été démis de ses deux places. Une lettre particulière nous apprend qu'avant-hier matin, à l'ouverture de la cour aux Trois-Rivières, M. Dumoulin a lui-même annoncé qu'il avait plu à Sa Majesté de le remercier.

Canadien.

ANGLETERRE.

—Savez-vous à quel signe on reconnaît aujourd'hui qu'un homme est atteint de folie, et qu'on doit lui faire grâce de tous les crimes qu'il peut commettre? C'est quand les Jésuites lui apparaissent habituellement dans ses rêves et lui donnent le cauchemar. Voilà le cas heureux où se trouve l'assassin de M. Drummond, secrétaire de sir Robert Peel. Les médecins et le barreau ayant été appelés à examiner son état mental, n'ont rien trouvé de plus fort et de plus justificatif à faire valoir en sa faveur, que de dire qu'il était sujet depuis quelque temps à des hallucinations produites chez lui par l'obsession des Jésuites. Il ne pouvait faire un pas sans les rencontrer en embuscade à chaque coin de rue et à la porte de sa chambre, pour lui faire un mauvais parti.

Tous les autres traits de démence qu'on a cités de lui dans l'instruction de son procès n'ont paru rien en comparaison de celui-ci. Son avocat en a tiré un parti merveilleux pour établir qu'un homme possédé comme Mc-Naughten d'une monomanie aussi prononcée contre le nom de Jésuites, était tout ce qu'il y avait au monde de plus incurable et de plus digne de pitié, et qu'on ne pouvait pas raisonnablement lui en vouloir de chercher à tuer ses fantômes. (*)

On connaît des pays où ce serait aussi une bonne excuse à faire valoir que d'alléguer comme l'avocat de Mc Naughten, qu'en attendant à la vie d'un homme on avait cru que c'était un Jésuite. Cela formerait une circonstance atténuante qui serait certainement prise en considération. Mais malheureusement pour l'honneur de ces pays-là, ce ne serait point sur la folie qu'un pareil crime serait rejeté; et c'est là ce qu'il y a de plus triste dans l'état mental d'une société.

—Un journal anglais annonce une découverte importante qui, si elle est vraie, fera sensation dans le monde littéraire. Un ancien ami de lord Byron, demeurant à Gènes, était resté dépositaire des papiers du poète. Au moment de son dernier voyage en Grèce, où l'on sait qu'il est mort. Parmi ces papiers se trouverait la fin de *Don Juan*, c'est-à-dire les huit derniers chants du poème que lord Byron avait conçu en vingt-quatre chants, dont il n'avait livré que les seize premiers à son éditeur.

FRANCE.

—Nous lisons dans la *Presse* du 14 mai :

« On active, dans tous nos ports de mer, la construction et la mise à l'eau de paquebots à vapeur, tout fait espérer qu'on sera en mesure d'organiser le service de la correspondance avec les contrées intertropicales, aussitôt que le *Gomer* sera de retour. La frégate à vapeur *Magellan*, de 450 chevaux, est terminée à Brest, où elle sera mise à l'eau le 15 du mois du courant.

« La compagnie de Londres, effrayée des nombreux naufrages de ses frégates à vapeur, vient de décider qu'à l'avenir les commandans des bâtimens seraient soumis aux examens les plus sévères sur la théorie aussi bien que sur la pratique; on exigera d'eux, surtout, qu'ils aient des connaissances, en ce qui concerne la navigation des côtes, sur tous les points où touchent les navires. Cette mesure aura un effet rétroactif; elle sera appliquée, par conséquent, non seulement aux commandans qui seraient à l'avenir engagés au service de la compagnie, mais encore, dès leur retour, à ceux qui sont en mer. »

—Le 5 mai, anniversaire de la mort de Napoléon, deux guirlandes bien confectionnées, bien bronzées et surmontées de deux boules dorées, ont été déposées, par des porteurs inconnus, près de la colonne Vendôme. On attribue ce cadeau singulier à un des généraux de l'empereur qui aura voulu ainsi remplacer la mesquine guirlande conservée par l'autorité militaire au bas du monument élevé à la gloire de nos soldats avec le bronze des canons ennemis.

—Parmi les discours adressés au roi, à l'occasion de sa fête, nous citerons ceux de Mgr. le nonce apostolique, au nom du corps diplomatique et de Mgr. l'archevêque de Paris.

Discours de Mgr. le nonce apostolique, au nom du corps diplomatique.

« SIRE,

« Si les sermens et les vœux du corps diplomatique et des souverains qu'il a l'honneur de représenter n'étaient pas déjà parfaitement connus de Votre Majesté, élevé sans mérite à l'éminente dignité qui me donne la haute mission de les lui manifester dans cet anniversaire solennel, je désespérerais de la pouvoir remplir dignement.

« Ces sentimens et ces vœux, Sire, sont et seront toujours les mêmes.

« Que le bonheur de Votre Majesté et de votre auguste épouse, de toute votre royale famille, soit d'une longue durée et d'une perfection complète!

« Le mariage de la princesse votre fille, cet événement prospère, arrivé si à propos pour augmenter la joie de votre fête, est un présage qui console.

« Que Votre Majesté soit heureuse, et comme père, et comme roi!

« C'est à l'ordre et à la paix, auxquels Votre Majesté, d'accord avec les autres souverains, a coopéré avec tant d'efforts et de succès, que se rattache le bien-être si désirable et si désiré de la France et du monde.

« Dieu daignera en accorder le maintien. Comme dans sa puissance, dans sa sagesse, dans sa justice, Dieu est encore infini dans sa miséricorde.

« Le corps diplomatique prie Votre Majesté d'agréer, avec ces sentimens et ces vœux, ses félicitations respectueuses. »

Le roi a répondu :

« Il m'est fort agréable de recevoir, par votre organe, à l'occasion de ma fête, l'expression des sentimens et des vœux que vous m'offrez au nom du corps diplomatique et des souverains qu'il représente auprès de moi. J'espère avec vous que le ciel continuera à répandre ses bénédictions sur la France. L'affermissement du repos dont elle jouit calme de plus en plus les passions dont l'effervescence aurait pu le troubler, et la confiance si heureusement croissante dans la durée de la paix du monde et dans l'accord de tous les gouvernemens pour en assurer le maintien, facilite le succès de nos efforts et ajoute d'année en année de nouveaux progrès à la prospérité des nations.

(*) Mais cette doctrine là est des plus dangereuses pour la vie des citoyens du Canada; il y a tant de journaux et de révérends qui sont atteints de cette monomanie, qu'ils pourraient tout se permettre avec cette excuse là. Nous consentons volontiers à les plaindre pour leur triste maladie, mais nous n'en excuserons jamais les conséquences, si elle est de cette nature. Qu'ils prennent donc au plus vite de l'hydrogène; peut-être qu'ils n'auraient plus peur de leurs croque-mitaines; et nos vies seront en sûreté.

« Je vous remercie de vos félicitations sur le mariage de ma fille. La reine et toute ma famille se joignent à moi pour vous témoigner comme nous y sommes sensibles. »

Discours de Mgr. l'Archevêque de Paris.

« SIRE,

« Qu'il nous soit permis de reporter une partie des vœux que nous venons offrir au roi sur une princesse, objet de sa tendre affection, qui possède tous les sentimens de son auguste mère, et reproduit avec tant de fidélité ses pieux exemples.

« Il sera digne de son illustre épouse le prince auquel vous avez donné, Sire, une preuve si éclatante de votre estime en l'adoptant pour l'un de vos fils.

« Nous aimons à voir dans votre royale famille la pratique de ces vertus modestes qui assurent à toutes les familles particulières un solide bonheur, mais qui sont plus spécialement bénies de Dieu, lorsqu'elles résistent à toutes les séductions de la grandeur.

« Elles ont le double privilège d'agir avec autant de puissance que de douceur sur les mœurs publiques et de faire remonter vers le trône des hommages qui le rendent plus fort et le rendant plus respecté.

« Puisse la religion à laquelle vous devez, Sire, cet inestimable bienfait, répandre sur la France toutes les autres grâces dont elle est la source! Puisse-t-elle faire pénétrer son esprit de sagesse, sa vérité, ses nobles et pures inspirations dans les lettres, dans les sciences philosophiques, dans l'instruction qui y prépare, et exercer ainsi une influence utile à leur progrès, nécessaire aux intérêts les plus sacrés de notre patrie.

« Vous nous pardonnerez, Sire, d'associer ces pensées dignes de votre haute intelligence et de votre religieuse sollicitude aux vœux que nous nous formons pour vous, aux prières par lesquelles l'Eglise de France appelle sur Votre Majesté les bénédictions du ciel.

Le roi a répondu :

« Je suis bien touché des sentimens que vous m'exprimez tant en votre nom qu'en celui du clergé de Paris. Je vous remercie des prières que vous adressez à Dieu pour qu'il répande ses bénédictions sur le mariage que ma fille vient de contracter. Je fais des vœux pour que la religion continue de plus en plus à améliorer les hommes, en exerçant sur l'enfance comme sur l'âge mûr, cette influence salutaire qui les affermit dans la voie de la piété, de la morale et de la vertu. Vous savez combien je me suis toujours efforcé d'assurer à la France la jouissance de ce grand bienfait. Mais n'oublions pas les difficultés dont nous sommes entourés, et unissons-nous pour les aplanir, en leur opposant cet esprit de sagesse et de modération qui est le plus sûr moyen d'en triompher. »

ALGÉRIE.

—La *Sentinelles* donne des détails remplis d'intérêt sur un fait d'armes mentionné dans les dernières correspondances d'Afrique :

« Nous avons à présenter encore à l'admiration de l'armée, dit ce journal, un des traits de courage individuel dont la guerre d'Afrique a déjà offert tant de beaux exemples.

« Le 21 mars, la colonne du général Gentil, qui, depuis plusieurs jours, bivouaquait sur la rive droite du chéouï, fit une marche de nuit dans les montagnes occupées par les Ben-y-Zarouin. Elle arriva de grand matin sur un plateau où se trouvaient plusieurs habitations, construites en pierres, et dominées par un marabout à double enceinte et entouré de murailles crénelées. La première habitation n'opposa que fort peu de résistance, parce que ce n'était pas là le point central des forces de l'ennemi, mais à quarante pas plus loin était le marabout, forteresse renfermant environ 1,200 Arabes, hommes et femmes, armés de fusils, de pistolets, de pierres, et qui paraissaient résolus à défendre à outrance leur marabout.

« Le 32^e de ligne formait, ce jour-là, l'avant-garde. Le colonel Cavaignac envoya deux compagnies de grenadiers pour commencer l'attaque. Bientôt la fusillade s'engage, mais celle des Arabes, qui tiraient à couvert de nos balles, étant seule meurtrière, le général Gentil ordonne d'enlever le marabout d'assaut. Le capitaine Hardouin, commandant la première compagnie de grenadiers, donne aussitôt l'élan à ses soldats, en s'élançant à leur tête le sabre à la main. Arrivé le premier au pied du marabout, il se fait aider pour gravir la muraille, et saute dans l'enceinte suivi de son sergent-major, le brave Andrieux, et de quelques grenadiers, qui, tous, sont tués ou blessés grièvement à ses côtés. Les balles connaissent le capitaine Hardouin; elles le respectèrent. — Il en reçut trois dans son manteau, sans être atteint.

« Animés par l'exemple de leur digne chef, les grenadiers, qui étaient restés au pied du marabout, croisent leurs fusils avec ceux des Arabes, par les ouvertures des créneaux, et franchissent le mur qui les séparait de l'ennemi. En moins de vingt minutes, ce poste est emporté. Deux cents Arabes tués dans le marabout, sept ou huit cents prisonniers et 5,000 têtes de bœuf tombées dans nos mains, tels sont les résultats de cette brillante affaire, qui serait digne de figurer parmi les plus belles actions d'éclat qui illustrèrent les grands jours de la République et de l'Empire.

« On nous assure que le général Gentil s'est empressé de proposer l'introduction d'un capitaine pour la croix des braves. »

OCÉANIE.

ILES MARQUISES.—M. le capitaine Bruat, gouverneur des possessions françaises dans l'Océanie, est parti de Toulon le 4, à bord de la frégate l'*Uranie*, avec 160 passagers et 547 hommes d'équipage : avant lui, plusieurs bâtimens de transport ont quitté nos ports pour se rendre aux îles Marquises,

Le siège du gouvernement sera établi dans une de ces îles ; c'est là qu'en moins d'un mois, les peuplades sauvages des îles Marquises verront, avec étonnement, se dresser sous leurs yeux, et comme par enchantement, l'hôtel du gouverneur, grande et élégante maison en bois exécutée à Paris, sur les dessins de M. Poncet, entrepreneur de la liste civile. Cet hôtel, construit rue de la Tour-d'Auvergne, 19, va être démonté dans quelques jours, et sera embarqué immédiatement sur un bâtiment de l'état.

La délicatesse de certaines parties du travail, l'ajustement des panneaux et des plafonds en bois des appartemens de ce hôtel rappellent la belle exécution de la galerie de Henri II, au château de Fontainebleau.

Voici en quels termes le *Message*, journal du ministère, répond à la nouvelle publiée par le *Sun* du massacre du gouverneur français des îles Marquises :

« Quelques journaux répètent ce matin un article du journal anglais le *Sun*, d'après lequel plusieurs officiers français auraient été victimes aux îles Marquises d'une nouvelle embûche. Le gouvernement n'a reçu aucun avis qui puisse donner le moindre fondement à un pareil bruit ; les lettres de M. le contre-amiral Dupetit-Thouars, écrites de Lima le 11 janvier dernier, ne font aucune mention de cet événement. »

—Le gouvernement a reçu des dépêches du contre-amiral commandant les établissemens français dans l'Océanie : elles sont datées de Lima du 19 janvier et donnent des nouvelles des îles Marquises des 21, 27 septembre et 30 octobre. Elles démentent complètement les nouvelles affligeantes publiées par quelques journaux anglais. Il n'est pas vrai qu'aucun conflit ait eu lieu depuis celui du 18 septembre à Vaïtahu, jusqu'au départ des dernières lettres reçues de cet archipel. Tout y était tranquille et faisait présager que la paix avec les naturels ne serait plus troublée. *Espérance.*

MYSTÈRES DE PARIS.—Depuis que le roman, banni de la librairie qu'il ruinait, s'est réfugié dans la presse périodique sous le nom de feuilleton, nulle œuvre de ce genre n'a fait autant de bruit dans le monde et n'a donné lieu à des critiques aussi sévères, et à d'aussi vives réclamations au nom du bon goût et de la morale que les *Mystères de Paris*, ce roman interminable de M. Eugène Sue, qui paraît dans le *Journal des Débats*, dont les rédacteurs ont des rapports avec la cour et l'université. Les attaques dirigées contre ce roman comme immoral et de mauvais goût ne sont pas venues seulement des journaux, tels que l'*Univers* et la *Gazette de France* ; il en a même été question à la chambre des députés.

On lit à ce sujet dans l'*Univers* :

« La chambre des députés a examiné hier dans ses bureaux le projet de budget pour 1844. Cet examen a donné lieu à un incident qui mérite d'être signalé.

« Dans le 3e bureau, à l'occasion de l'opposition faite aux frais de justice criminelle, qui vont toujours croissant, un membre s'est plaint des tendances immorales de certains romans-feuilletons, et notamment de l'avant-dernier chapitre des *Mystères de Paris*. Le bureau a paru accueillir avec un faveur unanime cet avis.

« Un autre membre a ajouté que le danger de ces productions venait surtout de la grande publicité qui leur est donnée. MM. les ministres présents ont été invités à donner au moins un avertissement charitable à leurs bons amis du *Journal des Débats*.

« Les ministres, tout en acceptant cet avis, ont déclaré qu'ils n'avaient aucun moyen d'empêcher ces publications.

« On aurait pu répondre que les ministres avaient au moins le moyen de ne pas donner des primes d'encouragement et des distinctions honorifiques aux journaux et aux écrivains dont la publicité et les productions ruinent les mœurs de la société et déshonorent la littérature nationale.

Le *Constitutionnel*, qu'on n'accusera certainement pas de cagoterie, fait ici cause commune avec l'*Univers* :

Le *Journal des Débats*, [dit-il] ne répond pas un mot aux judicieuses observations de l'*Univers* sur son interminable feuilleton des *Mystères de Paris*. Il garde aussi le silence sur l'incident de la séance du troisième bureau. Il est évident qu'il n'ose engager une discussion, et qu'il s'avoue coupable d'immoralité. Cela nous étonne de la part d'un journal accoutumé à défendre de mauvaises causes. C'est, comme le dit l'*Univers*, un *Mystère* qu'il devrait expliquer.

« Le *Journal des Débats* ne peut dissimuler le dégoût qu'ont exposé aux yeux du public ces odieux tableaux ; les pères de famille les cachent soigneusement à leurs enfans. Tout cela est le fruit de cette littérature maudite, qui a été trop long-temps encouragée par le gouvernement lui-même, et qui a valu à ses coryphées tant de récompenses et de décorations. Heureusement, le bon sens national se révolte contre ces turpitudes et revient à la vérité, à la décence et à la raison, seules sources du beau dans les lettres et dans les arts. »

Dans un autre endroit le *Constitutionnel* s'exprime ainsi :

« Le *Journal des Débats*, autrefois classique exagéré, aujourd'hui romantique honteux, cède comme tant d'autres à l'influence de cette monstrueuse école qui ne cherche des sources d'intérêt que dans les plus mauvais penchans du cœur humain et dans la peinture des scènes les plus ignobles. Ce journal ne croit probablement pas que ses *mystères* soient aussi dangereux que le prétend l'*Univers*. Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils sont dangereux pour le goût et avilissent la littérature en la traînant dans la fange du ruisseau. Nous savons bien qu'il y a dans ces feuilletons la partie musquée :

on y trouve des princes, des marquis, des comtes, des duchesses ; mais l'odeur des bagnes y domine, et il paraît que ce parfum ne déplaît pas dans les salons du faubourg Saint-Germain. C'est la seule excuse que puisse alléguer le journal de M. Guizot.

« Nous dirons, à propos de l'*Univers*, que le numéro que nous avons cité, renferme un feuilleton littéraire plein de goût et de raison ; il faut être juste envers tout le monde, surtout envers ses adversaires habituels. La littérature est un terrain neutre où l'on peut vivre en bonne intelligence et défendre les mêmes principes. »

Les Mystères de Paris.—Le livre bizarre de M. Eugène Sue où l'esprit, le goût, la grâce, quelquefois les subtilités de la vertu et de la religion, sont jetés pêle-mêle dans un tourbillon des plus sales passions sorties de tous les cloaques imaginables, le livre de M. E. Sue dont les pages tour à tour si brillantes et si nauséabondes sont dévorées de tant de gens d'esprit, vient de susciter en France une critique chaste et sévère d'un philosophe chrétien qui repose à lui seul, dans le calme de sa pensée, le torrent de fausses délices que les délirans d'imagination de M. E. Sue inspire au mauvais goût du siècle. Nous n'avons pas l'ambition de singer le moraliste, mais franchement nous regardons cette littérature nouvelle qui nous inonde comme un débordement d'imagination ardentes et déréglées qui ne révèlent rien que des goûts blâsés et une épouvantable dépravation de mœurs. Si une fois nous pouvions nous convaincre que le christianisme et la morale publique sont des dogmes fabuleux, alors cette immense production de ce romantisme de nouveau goût dont on raffole tant aujourd'hui, nous trouverions notre bonheur à en faire notre pâture aussi, mais le vague dans lequel il laisse le cœur et la pensée après les avoir bercés de mille rêves tous plus attachans les uns que les autres, le vide et le découragement qu'il produit souvent dans l'âme qu'il a séduite, et cette je ne sais quelle teinture de désespoir qu'il répand après lui dans tous nos objets d'attente, voilà ce qui nous range du côté de Dangla. *Aurore.*

BIBLIOGRAPHIE.

Essai grammatical suivant les principes de l'Abbé Girard.—Tel est le titre d'un nouveau petit ouvrage élémentaire de M. A. Berthelot, Avocat et M. P. P. qui s'occupe depuis longtems d'éducation avec une persévérance qui parle haut en faveur de son patriotisme. Nous avons déjà eu occasion de rendre compte, l'année dernière, d'un autre ouvrage grammatical du même auteur qui avait travaillé d'après la méthode de l'abbé Girard, et que nous voudrions voir adopter par toutes les écoles élémentaires du pays. La lecture de ce petit ouvrage de première utilité nous a convaincu que le système préconisé par un homme des lumières de M. Berthelot conviendrait en effet merveilleusement au pays auquel il est destiné ; malheureusement le mérite de ces sortes d'ouvrages n'est pas assez apprécié, pas même assez connu de ceux à qui il est dédié. Le système de l'abbé Girard de l'analyse constructive réduit à sa plus simple expression dans la grammaire de M. Berthelot a été mis en pratique dans l'école des Glacis, à Québec, et nous l'avons vu opérer sous nos yeux ; c'est donc notre expérience personnelle que nous invoquons pour autoriser nos paroles. De petits enfans de dix ans étaient déjà maîtres de leur langue au moyen de cette méthode avec laquelle nous leur avons fait analyser nous même *ex abrupto* les phrases les plus compliquées. Nous entendons répéter des plaintes constantes sur le système éducationnel de la campagne, mais qui se donne la peine de le régulariser de quelque manière ? Ce n'est pourtant pas faute de systèmes : certes, on en a bâti de toutes les façons depuis ces dernières années. Nous avons dans les mains celui de M. l'abbé Duchaine, celui de M. Mondelet, celui du Dr. Meilleur et celui de M. Berthelot qui, sous le modeste titre d'*Essai Grammatical*, donne des titres qu'on devrait s'empreser d'accueillir dans l'intérêt de la génération qui pousse. On manque d'écoles primaires dans la campagne, mais l'on manque plus encore de bons maîtres et de bonnes méthodes ; il est grandement tems que la Législature s'occupe de donner une bonne loi d'éducation, car le pays est sous ce rapport dans une détresse désespérante. Les instituteurs sont d'autant plus rares que leur profession honorable en elle-même ne leur offre que l'avilissement de la plus abjecte pauvreté. Que peut-on obtenir avec un semblable état de chose ? Hélas ! l'avenir du pays est loin d'être rassurant, nous devons l'avouer. *Aurore.*

LE PORTRAIT.

NOUVELLE.

Quatre volontaires partirent de Marseille le 1er avril 1792, emportant, pour tout bagage, les bénédictions de leurs familles, l'espoir de revètir colonels et quelques écus.

On les distribua dans différents corps ; et, après avoir fait les campagnes de la République et de l'Empire, ils s'étaient entièrement perdus de vue, quand, en 1815, on vit arriver à Marseille : d'abord une figure bazanée, à cheveux gris, habillée d'un vieil uniforme des dragons impériaux et portant l'étoile de la Légion-d'Honneur ; puis, quelques jours après et successivement, deux autres personnages de même allure, en uniforme d'infanterie, l'un avec une jambe de bois, le second avec une grande cicatrice au visage ; deux physionomies telles que les fait la guerre, bronzées, sèches, fières et graves.

Après avoir inutilement cherché dans la ville vestige d'un parent ou d'un ami, tous trois vinrent prendre gîte dans la même auberge qui était la plus

modeste de Marseille ; et là, ils se reconnurent mutuellement, non pas aux traits fort-altérés de leur visage, mais à leur âge, à leur situation commune, et ensuite à leurs noms, pour être trois des volontaires de 1792. Leurs espérances ne s'étaient pas absolument réalisées : aucun d'eux n'était colonel.

George rapportait, avec sa croix, des galons de brigadier ; Pierre revenait sergent ; et Jérôme avait échangé une de ses jambes contre une épaulette de lieutenant.

Lorsqu'on eut vainement attendu pendant quelques semaines le quatrième camarade, n'en recevant aucune nouvelle, on comprit de reste ce que cela voulait dire, et il n'en fut plus question. On s'occupa d'arranger une vie commune : nous l'avons dit : famille et amis n'étaient qu'un souvenir ; les vieux parents étant morts, et les amis n'ayant pas une nature assez vivace pour durer vingt-trois ans d'absence. Nos trois invalides se voyant donc plus étrangers dans leur ville natale qu'ils ne l'eussent été à Moscou où ils auraient au moins retrouvé la jambe de Jérôme, leurs compatriotes, alors royalistes fougueux, les voyaient même d'assez mauvais œil ; et tout espoir n'était pas perdu pour eux de recevoir un jour ou l'autre quelque coup de couteau provençal.

La récapitulation de leurs ressources donna les résultats suivants :

Pierre n'avait rien ; Jérôme mettait en commun sa pension d'amputé ; Georges le revenu de sa croix ; plus, soixante francs demeurés au fond des havre-sacs !

Ils firent l'acquisition d'une mesure et d'un petit jardin situés à deux portées de fusil de la ville, donnèrent soixante francs comptant sur le prix, et promirent de payer le reste en trois ans sur leurs économies.

Ils fermèrent eux-même celles des lézardes de la cabane qui auraient offert au vent du nord un trop libre passage, mirent quelques boîtes de branches épineuses dans les brèches du mur d'enceinte, et, ainsi clos et couverts, firent une installation définitive qui commença leur nouvelle existence.

Pauvre existence ! Ils avaient pour vivre à trois un revenu avec lequel un homme de goûts modestes se croirait dans la misère ; aussi ne pourrait-on énumérer les privations, les soins nouveaux qu'ils s'imposèrent :

Le jardin dut ses productions potagères à leurs talents hélas peu expérimentés ; rougissant dans leur orgueil de vieux soldats, ils allaient chercher eux-mêmes, pour le foyer commun, les portions de bois qu'on abandonne au pauvre.

Grâce à ces rigueurs, ils purent, en quelques années, acquitter le prix de leur cabane ; et, ni les uniformes, ni l'épaulette de Jérôme, ni la croix de Georges ne furent vendus. Ils trouvèrent même le moyen de se procurer trois redingotes bleues assez propres, au moyen desquelles ils faisaient, dans les grandes occasions, une honorable figure.

Vingt-sept années de cette vie à trois déterminèrent une prodigieuse consommation de tabac à fumer et d'histoires de batailles. On assure que le chiffre des victimes du canon, pendant les dix années de l'Empire, n'est qu'une misérable bagatelle, comparé à ce qu'il y eut de Russes et d'Anglais mis à mal dans les récits homicides de nos trois braves.

Une chose remarquable, c'est qu'ils vécurent dans la plus parfaite intelligence en dépit d'un contact perpétuel. C'étaient trois bonnes natures à peu près jetées dans le même moule ; ayant des défauts et des qualités analogues ; voyant tout à un seul point de vue. Du reste, nous ne chercherons pas à persuader au lecteur que c'étaient absolument trois génies du premier ordre ; bien au contraire.

Les grands événements de leur vie furent la nouvelle de la catastrophe de Sainte-Hélène ; et, en 1830, l'apparition des trois couleurs. Dans la première de ces deux circonstances, ils pleurèrent comme des enfants, jusqu'à ce que l'un d'eux, Pierre, retrouvant un peu de ce calme favorable à la réflexion, se persuada que l'Empereur n'était pas mort :

On ne meurt pas quand on a tant d'esprit ; on meurt encore bien moins quand il y a par le monde un brigadier, un sergent et un officier, qui ne vivent que pour l'amour de vous. La mort ne peut pas être aussi difficile à vaincre qu'une armée de cent mille Russes ; et on sait que de cent mille hommes quelconques, l'Empereur ne faisait qu'une bouchée. Pierre ayant élaboré ce raisonnement, en fit part à ses deux amis, qui ne trouvèrent pas d'objections graves à y opposer ; en sorte qu'ils ne surent jamais trop à quoi s'en tenir à ce sujet.

De même que nous ne leur attribuons pas un prodigieux génie, de même aussi, nous tenons peu à les faire passer pour de bien jolis hommes :

Georges était d'une taille démesurée, raide et droit comme une barre de fer, et de longues monstaches blanches dépassaient d'un bon pouce le maigre contour de son visage.

Le lieutenant, petit, grêle, plus vieux, plus infirme que les deux autres, était un peu voûté ; il marchait avec peine, et une toux, provenant d'une blessure à la poitrine, le tourmentait beaucoup.

Enfin, la cicatrice de Pierre était loin d'embellir un visage en faveur duquel la nature avait fait peu d'efforts.

Il est inutile de dire que nos trois vétérans adoraient l'Empereur ; ils parlaient de lui le matin, l'après-midi, et, sans le moindre souci de la variété, ils revenaient le soir sur le même sujet, encore nouveau au bout de vingt-sept ans.

Un jour, c'était vers la fin de l'automne 1842, Georges revint de la ville aussi ému, aussi troublé que le jour où il avait reçu la croix ; ce fut inutilement que ses amis le questionnèrent sur les causes de son émotion ; ils ne purent

obtenir de lui autre chose que des réponses évasives et des mots sans suite, au milieu desquels ils crurent comprendre que Georges voulait les mener le lendemain à Marseille pour les faire jouir, à leur tour, d'une surprise et d'un bonheur que lui-même venait d'éprouver.

Les braves gens, après s'être inutilement creusé la tête pour deviner de quoi il pouvait être question, se décidèrent à suivre le conseil de leur camarade, et celui-ci leur ayant recommandé de revêtir, comme il le faisait lui-même, le costume des jours de cérémonie, cette circonstance accrut leur curiosité au point qu'ils se mirent en route avec un empressement dont on ne les eut pas crus capables.

Le lieutenant s'appuyait au bras de Pierre ; et Georges, encore ingambe, retrouvant dans cette circonstance tout le feu de sa jeunesse, les devançait pour revenir ensuite à eux les gourmander de leur lenteur. Son vieux visage était à la fois rayonnant et plein d'importance, comme celui d'un homme qui prépare à d'autres une grande surprise.

Il conduisit ses compagnons dans une maison de la ville dont le mobilier était à vendre par suite d'un décès, et parvenu dans une certaine salle basse qu'il semblait bien connaître, il leur dit :

— C'est là.

Puis il montra un tableau dans un vieux cadre poudreux, et frangé de toiles d'araignées...

Tous trois se découvrirent.

Débouts, la mine ébahie, l'œil humide, serrés l'un contre l'autre, ils se poussaient du coude, en se disant :

— C'est lui !

— Ah ! comme c'est lui !

C'était bien lui en effet : ses yeux d'aigle, ses bras croisés.

Georges allait, venait, s'arrêtait devant le tableau, regardait ses camarades d'un air triomphant :

— Je vous l'avais bien dit ! répétait-il.

Le vieux lieutenant, brisé par l'émotion, fut contraint de s'asseoir ; et les deux autres ayant pris place à ses côtés, ils oublièrent dans une ineffable contemplation le lieu où ils se trouvaient, leurs blessures, leurs cheveux gris, toute la pauvreté et présente réalité, pour les merveilles de leur vie lointaine.

Ils se revirent à Austerlitz, en Egypte, partout avec lui, jeunes et forts, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule ; puis ils assistèrent une seconde fois aux adieux de Fontainebleau, et leurs chagrins se renouvelèrent alors avec tant de force, qu'ils furent près de s'arracher le reste de leurs cheveux.

Les domestiques préposés à la garde de la maison par l'héritier du défunt, les voyant cloués à cette place, et ne leur trouvant pas une mine d'acquéreurs, tournèrent d'abord autour d'eux en cherchant l'occasion de les mettre dehors ; mais, l'émotion profonde, le bonheur douloureux de ces pauvres vieux soldats en face du portrait de leur général bien aimé, finirent par être compris et presque partagés par ces valets eux-mêmes ; et aucun d'eux n'osa troubler le recueillement dont ils étaient les témoins.

Les trois invalides ne se levèrent que quand la nuit vint leur dérober la vue de leur Empereur.

Ils éprouvèrent en ce moment là quelque chose de semblable à un réveil, et, tout pensifs, se mirent tristement en marche vers leur cabane. Mais, au lieu de dormir, ils passèrent cette nuit là à se rappeler les principaux souvenirs de leur vie militaire, remirent sur pied la grande armée au grand complet, et gagnèrent une seconde fois toutes nos immortelles batailles.

Le lendemain, le mauvais temps les empêcha de retourner à Marseille, comme ils en avaient formé le projet ; puis Jérôme, exténué de fatigue, n'aurait pu faire un pas ; Pierre n'en valait guère mieux ; et Georges ne pouvait les laisser seuls tout un jour, dans cet état ; car il était comme leur garde-malade.

— D'ailleurs, fit observer Jérôme, quand nous le verrons aujourd'hui, demain encore, cela ne pourra durer longtemps... il sera bientôt vendu.

Trois gros soupirs montèrent à la fois vers le plafond de la cabane.

— Un bonheur ! s'écrie Georges, ce serait de l'avoir toujours avec nous !

— Ah ! bien oui, firent les deux autres en s'efforçant de rire aux éclats tandis que cette idée leur mettait les larmes aux yeux.

— Tu trouves cela, toi ? dit Jérôme... tu serais donc content d'avoir toujours l'Empereur avec nous comme un camarade ?

— Voilà une bonne idée !... Je ne m'étonne plus qu'on t'ait nommé brigadier après vingt ans de service : tu as vraiment de l'esprit.

— Pierre ! écoute-le donc !... Il aimerait bien d'avoir toujours l'Empereur auprès de lui, et de pouvoir le regarder à tout instant.

— Il n'est pas difficile : je le crois qu'il aimerait cela, murmura Pierre en haussant les épaules.

— Nous pourrions mettre le tableau ici, n'est-ce pas, brigadier ? reprit Jérôme, en montrant un pan de muraille nue ; ce serait bien sa place.

— Oui, reprit Pierre qui affectait comme Jérôme de continuer la plaisanterie, mais qui commençait à s'attendrir à ses propres paroles ; et, tout en fumant auprès du feu, nous verrions l'Empereur du coin de l'œil.

— Et cela nous rajeunira, reprit Jérôme.

— Et quand nous parlerons d'Austerlitz, ajouta Pierre, nous lui ôterons nos chapeaux.

— Riez tant qu'il vous plaira, dit Georges ; nous serions bien heureux.

— Mais assez !... Nous verrions ses yeux tournés vers nous comme lorsqu'il passait la revue, le soir, et qu'il disait : " Je suis content."

—Et je croirais qu'il regarderait ma croix, reprit Georges.
 —Moi ma jambe, dit le lieutenant.
 —Moi ma balafre.
 —Il serait bien un peu ici comme le bon Dieu ; on lui ferait sa prière le soir et le matin.
 —Et il veillerait pendant notre sommeil, comme là-bas, quand les sentinelles le voyaient passer la nuit, tout pâle, au milieu du camp.
 —Il serait notre ami ; et nous lui parlerions de choses et autres qui sont bien loin.
 —Tenez, s'écria Jérôme, il ne faut pas en parler même en riant ; cela fait mal.
 —Oui, dirent les deux autres,.... des vieux d'Égypte ! qui ont comme envie de pleurer !
 Ils demeurèrent tristes et soucieux durant quelques minutes.
 —Si nous étions riches ! soupira Georges....
 —Celui qui achètera le tableau, répartit Pierre, devra être au moins un capitaine....
 —N'y pensons plus ! s'écria de nouveau Jérôme, le plus impressionnable des trois ; vous êtes deux imbécilles.
 —C'est-à-dire que nous sommes aussi gueux que des rats....
 —Quant à moi je vendrais bien la baraque, dit Georges en donnant un coup de pied dans le mur le plus voisin.
 —C'est impossible, reprit Jérôme, non pas pour nous : nous savons dormir à la belle étoile ; mais lui ! mille diables ! lui.... l'Empereur ! où le mettras-tu ? Le feras-tu coucher sous un arbre ?—C'est juste, dit Pierre.
 —Il coûte cher ce tableau, demanda Georges ?
 —Nous pouvons en faire le calcul : un morceau de toile haut comme moi : dix francs,.... le cadre, nous pourrions le leur laisser ;.... ce n'est pas le cadre que nous voulons..... Les couleurs peuvent valoir cinq francs ; et la peine du barbouilleur, trois francs : en tout dix-huit....
 —Oui, reprit Pierre, il n'y a qu'un capitaine qui puisse s'y mettre ce prix-là.
 —Imbécille ! s'écria Georges, voilà ce que vaudrait le tableau si c'était ton portrait ; mais crois-tu que celui d'un Empereur ne vaille pas davantage ?
 —Oh ! oh ! c'est vrai, firent les deux autres, abasourdis de la justesse de l'observation.... Diable ! c'est vrai ! l'Empereur doit coûter plus cher....
 —Beaucoup plus cher ! reprit Georges.
 —Bien le double, dit Pierre.
 —Oh ! qu'il est bête, ce sergent, s'écrièrent les deux autres ; le double ? ah ! il vaut le double de toi l'Empereur.... dix-huit francs de plus ! tout juste !.... Celui qui était à Wagram, dix-huit francs !.... Alors ce n'est pas cher un Empereur !
 —Combien l'estimez-vous ? demanda Pierre tout honteux.
 —Au moins trente francs, dit Jérôme.
 —Au moins ! répéta Georges.
 —Cela ferait en tout cinquante francs.
 Il y eut un moment de silence pendant lequel tous trois lancèrent des bouffées de tabac d'un air pensif.
 Tout à coup Georges jeta sa pipe, prit sa casquette, et se dirigea vers la porte.
 Ils s'étaient si bien compris, que ce mouvement fit pâlir les deux autres :
 —Tu y vas ? demanda le lieutenant.
 Georges fit un signe affirmatif et sortit. On le vit prendre le chemin de la ville.

Suite et fin au prochain numéro.

Un sanglier monstrueux vient d'être tué dans la forêt de Plainfaing, canton de Fraize, par M. Aug. Krantz, de Dinozé. Ce chasseur a fait preuve d'un sang-froid remarquable. Le sanglier, du poids extraordinaire de 615 demi-kilogrammes, après avoir reçu deux blessures, se précipitait sur M. Krantz, et l'aurait infailliblement renversé, si cet intrépide chasseur, méritant un genou en terre pour mieux assurer son coup, ne lui eût envoyé, à quatre pas, un lingot en pleine hure, qui lui broya la tête. Depuis dix ans, cet animal était traqué en vain par les chasseurs des environs. On évalue à 200 les coups qu'on lui a tirés. En le dépouillant, on a trouvé plus d'un kilogramme de chevrotines, lingots, balles, restés dans sa peau, qui n'avait pas moins de 5 centimètres d'épaisseur en certains endroits. Ses défenses sont longues de 32 centimètres. Ce terrible animal avait tué plus de 50 chiens.

LIVRES NOUVEAUX,

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de
LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c &c &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des **RÉGISTRES** de Paroisses de 12 à 400 feuillets.

Montréal, 18 Nov., 1842.

E. R. FABRE.

EXERCICE TRÈS DEVOT

St. Antoine de Padoue

LE

THAUMATURGE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS GARY,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différents Libraires de cette ville.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, ET AUGMENTÉE DES PRIÈRES DE LA SAINTE MESSE, ET DES VÊPRES DU DIMANCHE.

COLLEGE

DE

SAINT-VINCENT;

Près Richmond, (Virginie.)

CETTE INSTITUTION est agréablement située à un mille environ de Richmond, dans un lieu tout à fait favorable à l'étude et à la santé. L'objet des fondateurs est d'offrir à la jeunesse du sud, aux conditions les plus moérées les avantages d'une éducation complète pour l'esprit et le cœur. Les mathématiques, et autres sciences pratiques, également utiles, ainsi que les langues anciennes et modernes, feront partie du cours d'enseignement ; mais rien ne sera épargné pour préparer spécialement chaque élève à la carrière qu'il se propose de parcourir. La sévérité ne sera employée envers les élèves qu'autant que ce serait nécessaire ; mais l'exactitude de la discipline sera maintenue par des punitions employées à propos contre ceux qui l'enfreindraient. Les récréations se prennent toujours sous les yeux des professeurs, et dans le collège. On ne permettra point aux élèves de retenir aucun argent à leur disposition, et il est recommandé aux parents de ne pas leur accorder plus d'un escalin par semaine, pour leurs menues dépenses.—Les élèves ne feront point de visites, si ce n'est à leurs plus proches parents, et qu'autant que le président le jugera convenable ; dans tous les cas, ils ne passeront point la nuit hors de la maison. Ceux qui n'habitent pas dans le voisinage immédiat du collège n'auront point permission de visiter leurs familles, si ce n'est aux vacances qui commencent le 1er juillet, et finissent le 15 août.

Toutes les lettres écrites ou reçues par les élèves, excepté la correspondance avec les parents, seront sujettes à inspection, et toute lettre adressée soit aux élèves, soit aux directeurs de l'institution, doit être affranchie. Quoique la religion catholique soit seule professée dans le collège, les consciences ne seront point violentées. Cependant personne ne sera exempté de l'assistance aux exercices publics de religion outre les motifs d'ordre et d'uniformité, il est à souhaiter que le public soit à même d'apprécier avec connaissance de cause, les principes et les pratiques du catholicisme qui paraissent souvent attirer d'une manière assez marquée l'attention publique.

Les frais de livres, vêtements, etc. doivent être payés d'avance, à l'époque de l'admission de l'élève, et ainsi de suite à chaque semestre. Le prix de la pension, y compris la nourriture, le logement, le blanchissage, le raccommodage du linge et des bas, et les visites ordinaires du médecin, est de cent-cinquante piastres pour l'année scolaire, qui est de dix mois et demi. La moitié de cette somme doit être payée d'avance, à l'entrée de l'élève, et au commencement de chaque semestre, règle pour laquelle la modération des prix ne permet pas d'admettre d'exception. Ceux qui passent leurs vacances au collège, paieront vingt-piastres pour ce temps-là.

Il n'y a point de dépenses additionnelles, si ce n'est pour une maladie prolongée, ou pour des objets fournis aux élèves. Mais personne ne sera admis pour moins d'une demi-session, et on ne fera aucune déduction sur un trimestre une fois commencé.

Toutes les précautions ont été prises en faveur des jeunes gens qui se destineraient à l'état ecclésiastique, de manière à écarter d'eux toute espèce de danger. Ils prendront leurs récréations dans une cour séparée, et auront des exercices de piété, destinés spécialement pour eux.

S'adresser à

MGR. WHELAN,

Evêque de Richmond,

ou aux

Revd. MM. O'BRIEN et BERNIER.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 7½d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PÈRE DE L'ÉVÊQUE
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.